

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 14 JUIN 1884.

No. 26.

Le Journal du Dimanche

Administration et Rédaction, 43 Rue St. Gabriel, Montreal.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et seront détruits. Nous rendrons compte de tout ouvrage dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

SOMMAIRE

Poésies : Au bord du lac, W. Chapman—Le vieux moulin, souvenirs d'enfance, Alfred Morisset—Chronique, Maud—Si j'étais philosophe, Juliette—Causerie, Touchatout—Littérature vs épices, L. A. T.—Revue du pour et du contre, Le Furet—Menu canadien, Victor—Hygiène de la famille, un vieux médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Courrier des théâtres, Le monsieur au monocle—Modes du jour, Pépita—Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

AU BORD DU LAC

Enorme pan d'azur tombé du firmament
Dans le large entonnoir d'un ravin romantique,
Le lac, ceint d'un bandeau coquet et poétique,
Resplendit et chatoie ainsi qu'un diamant.

Le couchant, teignant d'or chaque plante aquatique,
Allume sur les flots un vaste embrasement
Auquel les pins du bord, au profil fantastique,
Mèlent de leurs rameaux en feu le flamboiement.

Un immense concert de voix mystérieuses
S'élève des roseaux, de l'oude et des yeuses ;
D'enivrantes fraîcheurs tombent de l'infini ;

Sentant l'ombre venir, le daim du lac s'approche...
Et, dans les profondeurs du lointain qui brunit,
L'on distingue les sons enroués d'une cloche.

W. CHAPMAN.

LE VIEUX MOULIN

SOUVENIRS D'ENFANCE

A MA SOEUR, MADAME F. R. A. V.

Te souvient-il, ma sœur, de cette honre ravie,
De ces jours d'innocence où nous buvions la vie
A la coupe de la gaieté ?

Et du vieux moulin blanc, tout rayonnant d'aisance,
Où nous allions, enfants, passer notre vacance
Et respirer l'air frais d'été.

O le bon vieux moulin, avec sa porte verte,
Sa couverture à pic, de mousse recouverte
Comme les roches dans les bois !

Et sa dalle en serpent, limonense et glissante,
Où gazonillait, gaïement, une onde caressante
Comme tous les bruits d'autrefois !

La fraîche propreté, luxe de la grand'chambre,
Où s'étalait, pimpant, sur le plancher jaune ambro,
L'étroit tapis, à fond châtain ;
Et l'épaisse muraille, aux teintes surannées,
Où pendaient, saintement, des images fanées,
Autour d'un crucifix d'étain,

Sont là devant mes yeux. Dans ce salon rustique,
Le buffet remplaçait le piano conique,
Le banc de bois, la chaise en crin ;
Le grand lit à rideaux, l'ottomane princière :
Le noir placard du mur, la rose bonbonnière,
Et le coffret, le riche éerin.

Nos estomacs d'alors, n'étaient pas dyspeptiques :
Et la fraîche gaieté de nos repas épiques
Tenait lieu des secrets de l'art.
J'ai des frissons de gras, quand je songe à ces crêpes
Qui bourdonnaient, matin, comme un essaim de guêpes,
Dans la poêle pleine de lard,

Et le potage aux pois, que la bonne meunière,
Au son de l'angelus, trempait à sa manière,
Dans des immenses plats de grès,
Servait de met d'entrée au pâté délectable,
Tout pourpre de bluets, qu'on servait sur la table,
Bien arrosé de sirop frais.

Et les folles chansons que nous chantions ensemble,
N'ayant pour tout accord, que le moulin qui tremble
Sous la meule qui moule le grain !
Pour nos tympans d'alors, avaient plus d'harmonie,
Que les chœurs d'opéras, disant leur symphonie,
Aux sons d'un orchestre d'airain.

Tu t'en souviens ? Narguant le serein et la brune,
Nous nous installions, quand se montrait la lune,
Tous en cercle, sur le plantain.
Là, les vieux nous contaient leurs rêves de jeunesse,
Avec ce rythme lent, qui charme et qui caresse
L'oreille, comme un son lointain.

Dans le petit sentier qui longeait la rivière,
Dont on foulait, le soir, jusque sous la bruyère,
Le gazon humide et moelleux !
Que de fois, svelte et nu, notre pied de gazelle
N'a-t-il pas senti comme des grands coups d'aile,
Quand nous courions dans ses foins bleus !

Tu n'as pu la revoir, cette écluse limpide,
Où, dans un frêle esquif, sur sa nappe sans ride,
Nous nous laissions bercer, pensifs.
O quel doux abandon ! Nos âmes encor neuves,
Ne songeant pas alors, à la houle des fleuves
Qui brise tout sur les récifs.

Qu'êtes-vous devenus, jours sereins de l'enfance,
Où l'âme radiieuse, ouverte à l'espérance,
Croyait au bonheur, ici-bas ?
Vous êtes disparus, comme ces beaux nuages,
Que l'on voit s'éloigner, quand grondent les orages,
Oh ! non, vous ne reviendrez pas.

Où t'es-tu donc caché, beau soleil de la rive
Qui regardait aller notre âme à la dérive,
Au souffle de ses rêves blancs ?
Tes rayons n'ont donc plus de ces chaleurs intenses
Que tu versais, jadis, comme des flots immenses,
Dans nos poitrines de quinze ans ?

A présent que mon âme est calme et recueillie,
Quand je songe à ce temps de joie et de folie,
Aux réveils souriants et beaux ;
Une tristesse amère envahit mes pensées ;
Car, en remontant là, vers ces heures passées,
Je me heurte à tant de tombeaux !

Ma sœur, avant d'entrer, pour toujours, dans la tombe,
Irons-nous le revoir, ce vieux moulin qui tombo
Flagellé par le bras du Temps ?
L'écluse est encor là, comme un miroir qui brille :
Elle garde peut-être en sa claire lentille,
Les mirages de nos printemps !

Sts. Hénédine, }
Juin 1884. }

ALFRED MORISSET.

CHRONIQUE

Saint-Jean brûlait, les populations canadiennes étaient profondément émuës par ce malheur terrible qui venait de frapper une de nos plus grandes villes. Un vent de charité soufflait ; on voyait les femmes, les enfants, les vieillards, sans pain, sans abri, sans vêtements. Tout le monde donna ; la ville de Montréal, par ses échevins—généreux comme des échevins, vota un secours de 10,000 piastres.

Les citoyens de Saint-Jean ne sont pas, paraît-il, les premiers venus ; ils ont du cœur et de la dignité. Ils reçurent tout ce qu'on leur envoyait mais ne demandèrent rien. Et les échevins de la bonne ville de Montréal—généreux comme des échevins, ne donnant rien sans qu'on le leur demande, et qu'on le leur demande souvent, n'envoyèrent rien.

Les jours, les semaines, les mois, les années se passèrent ; Saint-Jean avait brûlé et s'était reconstruit, que les bons échevins montréalais n'avaient encore donné que leur vote, d'argent point. La question fut soulevée, comment, je n'en sais rien ; mais ce que je sais, ce dont je me souviens, c'est la réponse d'un de nos pères conscrits, qui par son éloquence, son talent et son émotion vraie enleva le vote du Conseil.

« Messieurs, dit-il, les habitants de Saint-Jean viennent impudemment nous rappeler que dans un moment d'émotion nous avons voté, en leur faveur, une somme de \$10,000. Oui, nous avons voté cette somme et cela prouve que la ville de Montréal est la plus généreuse et la plus compatissante des villes canadiennes. Mais là doivent s'arrêter nos sacrifices, voter et payer tout deux.

« Les habitants de Saint-Jean ont brûlé ; c'est vrai ; mais aujourd'hui ils ont rebâti leurs maisons et n'ont plus besoin de notre argent. Qu'ils travaillent, nous travaillons bien nous ! qu'ils cherchent des jobs, ils en trouveront, et s'ils n'en trouvent pas, qu'ils fassent comme nous, qu'ils en créent. (Hurrah ! Bravo ! Hear ! Hear !) Nous avons des devoirs sacrés à remplir ; je demande que les \$10,000 votées à la ville de Saint-Jean, soient spécialement employées à faire couper l'eau aux malheureux et à les poursuivre rigoureusement pour leur faire payer ce qu'on ne leur a pas donné. Il est bon que les pauvres de Montréal sachent que nous nous occupons d'eux. (Adopté).

Ça, c'est la charité comme les hommes la comprennent.

:

Un établissement hospitalier, situé en plein centre de la ville, recevant tous ceux qui viennent frapper à ses portes, quelle que soit leur religion, leur nationalité ou leur rang, a besoin d'argent ; que fait-il ? Il s'adresse à cet être sensible, doux, bon, compatissant et charitable qu'on appelle la femme, et il attend patiemment car il est sûr que son appel sera entendu et que rien ne sera épargné pour venir à son secours.

Des femmes, des faibles femmes, habituées aux douceurs de la vie, se sont dévouées pour soulager des malheureux qu'elles ne connaissaient pas, qu'elles ne connaîtront peut-être jamais, uniquement parce qu'ils étaient malheureux. Elles ont tout quitté, leur maison, leurs enfants ; elles

se sont fait les esclaves du monstre le plus exigeant et le plus féroce : le public. Pendant près de deux semaines, elles ont travaillé comme des mercenaires, quinze heures par jour ! Et quel travail ; poussées, bousculées par une foule avide et curieuse de contempler des grandes dames en costume de bonnes d'hôpital, au milieu d'une chaleur à laquelle les hommes mêmes ne pouvaient résister ; servant, vendant, quêtant et se pliant à tout cela avec une grâce, un entrain et une bonne volonté qu'on pourrait chercher longtemps sans les trouver parmi les hommes.

Et ces messieurs qu'ont-ils fait ? ils ont payé, payé quoi ? Les objets qu'ils ont achetés ; les diners qu'ils ont pris, les fleurs qu'ils ont offertes ! A d'autres ! Ce que vous avez payé Messieurs, mais jamais assez cher, ce sont ces gracieux sourires, ces regards charmants, ces remerciements pleins d'esprit qui vous étaient adressés en retour de quelques piastres. Vous vous êtes amusés pour plus que votre argent ; les hospitalières de la kermesse ne vous doivent rien, et la preuve que vous vous amusiez bien, fort et longtemps, c'est que, presque toujours, vous laissiez vos femmes à la maison. Vous m'avez rappelé Armand !

Quand vous aurez une grande infortune à soulager, Messieurs, souvenez-vous de la Kermesse, et tâchez de comprendre la charité, comme les femmes la comprennent.

**

Quant à vous, Mesdames les hospitalières de l'hôpital Notre-Dame, avec les derniers éclats de votre magnifique fête ne s'effaceront pas les plus beaux souvenirs de la Kermesse. Cet argent que vous avez si laborieusement récolté pour les malades pauvres, cet argent qui permettra à l'œuvre que vous patronnez de vivre et de faire vivre les malheureux, n'est pas ce que votre courage et votre abnégation vous rapporteront de plus précieux.

Riches, aimées, entourées de familles qui vous rendent en caresses ce que vous leur donnez en affection, beaucoup, parmi vous, Mesdames, ignorent les douleurs profondes qu'on trouve derrière les portes d'un hôpital. Là, les souffrances morales sont plus terribles que les souffrances physiques. Eh bien, l'être pauvre, souvent abandonné, étranger quelquefois, qui gémit sur un lit de l'hôpital Notre-Dame, se sentira moins seul, moins perdu, moins découragé, lorsqu'il saura ce que vous avez fait pour lui et pour ses frères malheureux. Il éprouvera, au récit des fatigues que vous avez endurées pour lui venir en aide, une reconnaissance infinie ; il vous remerciera, il vous bénira, non pas pour l'argent que vous avez récolté, mais pour ce sentiment d'amour du prochain, de charité et de pitié qui vous a fait sacrifier quelques jours de votre vie calme et heureuse au soulagement des infortunés.

Et maintenant, Mesdames les Hospitalières, merci, merci mille fois, au nom de toutes les femmes de Montréal ; vous ne vous êtes pas contentées de voter, vous avez bien et dûment payé, tout le monde n'est pas échevin !

MAUD.

SI J'ETAIS PHILOSOPHE

Je voudrais être philosophe, non pour enseigner la philosophie, mais pour la pratiquer. Le philosophe est celui qui ressemble le plus au fataliste, et cependant c'est celui qui l'est le moins. Il ne s'émeut de rien. S'il lui arrive quelque chose d'heureux, il s'en réjouit, tout en tirant un enseignement utile. Est-il en proie au malheur, il croit que c'est pour son plus grand bien.

Il raisonne et s'explique les causes de son malheur. Son infortune est-elle due à la méchanceté des hommes, il ne se laisse pas abattre par les maux qui l'assiègent et il en prend occasion pour faire une savante dissertation sur le caractère de l'homme, sa nature vicieuse et sa faiblesse d'esprit.

Il attribuera au manque de jugement ce que le vulgaire mettra au compte d'une malice calculée ; au lieu d'en vouloir à ses ennemis, il les prendra en pitié, plaindra leur sort et sera indulgent pour eux, car la méchanceté est plus une marque d'irréflexion qu'un acte raisonné. Si on en calculait la portée et ses conséquences fâcheuses, on s'apercevrait qu'elle cause beaucoup de mal, sans nous être utile.

Un ami nous est désagréable, intentionnellement ou sans le vouloir ; de suite, si on n'est pas philosophe, on jure de s'en venger. On sera même plus méchant pour lui qu'il ne l'a été pour nous. Que va vous rapporter cette vengeance ? Rien de satisfaisant pour l'esprit et le cœur. On perdra un ami, voilà tout. Si au lieu de faire le mal pour le mal, on cherchait plutôt à rendre service, cet ami rougirait toute sa vie d'avoir manqué d'égards envers nous. Nous deviendrions son meilleur ami, et la leçon servirait. Il ne pourrait faire autrement que d'appliquer le moyen aux autres. Comme tout irait bien mieux dans le monde. Au lieu de se venger d'un ami ou d'une amie, on devrait dire avec le poète :

Te perdre, en me vengeant, ce n'est point me venger.

**

Si j'étais philosophe, je voudrais tout raisonner, même l'amour. J'y perdrais mon latin, je crois ; car il paraît que ça ne se raisonne pas. Ça ressemble un peu à l'électricité, on le constate mais on ne l'explique pas.

Comme l'amour ne se raisonne pas, j'essaierai au moins d'expliquer l'amitié et de la définir. Je dirai : l'amitié est le reflet des plus nobles sentiments du cœur. Elle repose sur la confiance et l'estime.

Il s'établit un courant de sympathie qui naît d'une certaine affinité morale entre deux âmes et d'un certain accord de sentiments et de pensées qui les rapprochent.

L'amitié n'existe qu'entre personnes qui aiment le devoir, comprennent le bien et peuvent se dévouer. C'est pourquoi on doit avoir tant d'estime et de considération pour les amis.

On aime une personne pour sa franchise et sa sincérité, on l'estime pour sa noblesse de caractère, on la loue pour ses vertus, on l'apprécie pour ses qualités intellectuelles et morales, et on la recherche pour ses mérites qui nous la font distinguer des autres.

On s'attache à cette personne parce que l'intelligence aime la lumière, que l'esprit recherche le vrai et que le cœur tend vers le bien. C'est donc ces trois qualités : la science, le vrai et le beau qui répondent aux trois facultés de l'intelligence, de l'esprit et du cœur.

Les qualités du cœur se manifestent par les sentiments, celles de l'esprit par les pensées et celles de l'intelligence par la parole. Et on ne peut juger de l'existence de ces trois qualités qu'en autant que la pensée concorde avec les sentiments et lorsque la parole est en harmonie avec la pensée.

La concordance de ces trois facultés est l'expression de la raison dont la réflexion est le rayonnement. Ainsi, l'esprit perçoit les qualités, l'intelligence les connaît, le cœur les apprécie et la raison les juge.

Et chacune de ces facultés, tendant vers leurs qualités respectives, s'attirent les unes vers les autres par une affinité naturelle. Cette attrac-

tion qui attire les âmes produit l'amitié. Par conséquent l'amitié est le résultat des trois plus belles facultés de l'homme.

L'amour diffère de l'amitié en ce qu'il naît au milieu des larmes, comme le fleuve croit sous la rosée du matin. L'amour vit à côté de la souffrance, comme la rose à côté des épines ; mais l'amitié, c'est le suave arôme du cœur qui embaume l'existence.

**

N'étant pas philosophe, j'ai le droit de passer superficiellement sur les événements, comme l'oiseau qui effleure de son aile le sommet des arbres. Je puis donc voltiger sous la spacieuse tente de la Kermesse et faire un croquis en petit de ce qui s'y passe.

Comme tout le monde est appelé au nom de la charité, il ne s'y fait pas de critique. On trouve que son prochain fait les choses aussi bien que soi ; une dame admet volontiers le dévouement des autres. On ira même jusqu'à faire des compliments sur l'élégance de ses compagnes, on les félicitera sur le *chic* de leur costume. Tous le monde est content les uns des autres.

Les dames et les jeunes filles sont là, derrière leurs tables chargées de mille objets de goût, invitant avec grâce, ce qui attire le visiteur et lui fait ouvrir sa bourse aussi grande que son cœur.

On verra au milieu de la salle quelques couples à la figure réjouie, passant à travers la foule sans voir personne, comme s'ils étaient seuls. Si vous passez près d'eux, vous entendez parfois un timide aveu, vous voulez en entendre davantage, mais vous êtes arrêté par une jeune fille qui vous demande, le sourire aux lèvres, de lui donner un 25 cents.

Le midi, il y a *lunch*, et le soir un dîner. Les demoiselles servent les messieurs avec une grâce qui n'exclut pas la rapidité des évolutions. Une seule en servira six ou sept et personne n'attendra. Avec cela, elle trouve le moyen d'écouter un mot de galanterie et de dire une parole convaincue. Ces divers épices de mots plaisants aiguissent l'appétit et entretiennent la gaieté.

Je commets, peut-être, une indiscretion en rapportant un mot que j'ai entendu, mais n'importe. En voyant le zèle, le dévouement et l'habileté des jeunes filles, un monsieur disait : "Allez dire maintenant que ces jeunes filles ne feront pas de bonnes femmes de ménage." Nous en étions convaincu sans cela.

Nous croyons aussi que les jeunes messieurs feront d'excellents maris s'ils ne savent pas plus refuser à leur femme que pendant la Kermesse. Les jeunes filles peuvent alors espérer un bon numéro à la loterie du mariage.

JULIETTE.

CAUSERIE.

On dit que l'on revient toujours à ses premières amours, c'est fort vrai ; moi, je reviens à ma Kermesse que j'adorais. Il n'est pas trop tard pour parler encore d'elle, son souvenir passera moins vite que le souvenir de bien des services rendus.

J'y allais régulièrement deux fois par jour. On respirait là je ne sais quel parfum capiteux qui grisait l'âme, et j'aime ce qui grise : poésie, fleurs, sourires et beaux yeux.

A l'encontre de certains mécontents qui ont eu le mauvais cœur de critiquer cette fête de charité, je m'extasiais sur tout. J'ai vu bien des Kermesses à Paris, Anvers et Bruxelles, mais la nôtre avec sa simplicité naïve m'a séduit particulièrement. J'ai admiré, au Jardin des Tuileries, des actrices en costume de théâtre

qui se montraient à la foule avec tous leurs diamants et toute leur grâce séduisante pour attirer les papillons dorés et grossir la recette au profit des pauvres, mais j'ai admiré encore davantage nos modestes ambulancières de la Place d'Armes avec leurs brassards à croix rouge, le petit tablier blanc et le coquet bonnet normand.

Que voulez-vous, je ne suis pas grincheux comme les mécontents dont je vous parle et je me souviens, aussi souvent que ma bourse me le permet, de ce vieux dicton : qui donne aux pauvres prête à Dieu ! Avouons qu'il est bien agréable de prêter par d'aussi charmantes intermédiaires, et que si les sourires ne remboursent pas le capital, ils paient bien les intérêts.

Tout est fini : les bibelots sont dispersés aux quatre vents. Les heureux gagnants à la Tombola se frottent les mains, surtout celui qui a eu la bonne fortune d'hériter du lot de consolation, le plus beau lot à mon point de vue, mais sous quelle forme ? Avoir une consolation est plus pour moi qu'avoir une joie. La consolation du tenir compagnie à l'espérance dans la boîte de Pandore, non dans la botte de Pandore, comme je lisais dans certain journal. Quel est l'heureux gagnant des oursons, un joli minois rose ou une figure barbue ? On a eu grand tort de mettre ces animaux en loterie ; n'aurait-on pas dû en faire cadeau au chef des mécontents.—Tenez, monsieur, vous grognez... voilà nos ours !

La clôture a été digne de la fête. Le dessus du panier de notre haute société s'était donné rendez-vous à ce concert-promenade. Citons parmi les figures connues : les Honorables T. J. J. Loranger, Mercier, Lacoste, Thibaudeau ; MM. Desnoyers, J. McShane, J. L. Archambault, C. A. Geoffrion, R. Roy, Aldéric Ouimet, T. DeLorimier, B. Globensky, R. J. Demers, C. J. Doherty, G. Schwob, L. H. Fréchette, Sinai Prévost, Gustave Drolet, C. O. Perreault, C. Beausoleil, Ed. Dansereau, J. Grenier, Robert. H. Beaugrand, A. Gélinas. La faculté était représentée par les Docteurs Lachapelle, Brosseau, Kottot, Lamarche, Laramée et Guérin.

Beaucoup de jolies femmes et de toilettes de bon goût, mais je n'ai pas eu le temps de regarder les premières ni d'admirer les secondes, je n'avais d'yeux que pour *Maud*.

Elle était là ! je la connais maintenant, grâce à l'indiscrétion de *Pépi*, mais je ne vous dirai pas son nom ; confraternité oblige. Elle se promenait lentement, le regard distrait, au bras d'un habit noir ; ses cheveux pas aussi roux qu'elle a bien voulu le dire, mais de cette belle nuance dorée que j'adore, tout frisés sur le front, lui donnaient un petit air de veuve en quête de consolations. J'ai respecté l'incognito de *Madame Armand* mais cette rieuse de *Pépi* a bien manqué de trahir le mien. Elle me disait de sa petite voix perçante chaque fois que nous passions à côté de *Maud* :—Touchatout, Touchatout, la voilà celle que vous voyez si souvent en rêve, est-ce bien votre idéal ? Et je répondais :—Plus bas, plus bas ! oui elle est vraiment fort jolie et je ne m'étonne pas qu'elle ait tant d'esprit. Et mon regard cherchait celui de la chroniqueuse du *Journal du Dimanche* ; elle était déjà loin que j'écoutais encore le froufrou de sa robe de soie.

Mais tout cela n'est pas le concert et ne vous intéresse guère.

Je reviens à mes moutons. La musique de la Cité et son vaillant chef M. Ernest Lavigne se sont distingués, comme toujours. M. L. L. Maillet, le ténor favori, a été rappelé deux fois et s'est surpassé ; madame Gélinas nous a chanté à ravir *Le Bal* de madame de Grandval. MM. Horace Saint Louis, Tancrede Trudel et Lefèvre

ont soutenu leur vieille réputation de bons chanteurs ; les *Montagnards canadiens* ont élevé leurs chœurs avec un brio et un ensemble qui ont soulevé de nombreux applaudissements.

Mais le clou de la soirée a été sans contredit *Vive la France !* de Louis Fréchette, musique de M. Ernest Lavigne. Ce magnifique morceau a été chanté délicieusement par un véritable artiste, M. P. Wiillard, fort bien secondé, du reste, par le chœur des ambulancières et la musique de la Cité.

M. Emery Lavigne tenait le piano, c'est dire que l'accompagnement n'a rien laissé à désirer.

A l'issue de ce charmant concert, M. le sénateur Lacoste a conduit madame Thibaudeau sur l'estrade, puis Mlle Geoffrion s'est avancée et a lu à la valeureuse présidente une adresse de remerciements fort bien rédigée ; elle lui a offert ensuite, au nom des organisateurs de la Kermesse et des admirateurs de son dévouement, deux superbes bouquets et un petit rossignol mécanique, une vraie merveille. Le sénateur Thibaudeau a remercié en termes choisis les donateurs de leur généreuse attention ainsi que les personnes qui s'étaient intéressées au succès de la Kermesse et a montré qu'à Montréal la charité n'avait ni nationalité, ni parti politique.

On s'est séparé enchanté.

Le succès est complet chacun a fait noblement son devoir, depuis la Présidente et ses courageuses aides-de-camp jusqu'à la plus timide des ambulancières ; le public, de son côté, a répondu généreusement à l'appel qu'on lui adressait. Le résultat obtenu est magnifique ; félicitons-nous mutuellement en attendant la deuxième représentation qui aura lieu l'année prochaine, nous l'espérons bien, n'est-ce pas ?

TOUCHATOUT

LITTERATURE VS ÉPIQUES

Depuis six mois je ne l'avais vu qu'une fois. Je le rencontrai hier soir.

—Eh, Alphonse, où allons-nous ?

—Je ne vais nulle part, fit-il. Ma besogne est faite. Elle a été rude. Je viens d'enterrer mon cœur.

—Comment ?

Il est fermé à double cadenas. J'ai fini de brûler des parfums d'Arabie dans la cassolette des belles..... Tu ne me comprends pas ?

—Mais non.

—Veux-tu comprendre ?

—Mais oui.

Écoute, reprit-il gravement, la vie est amère et nous ne vivons que pour voir nos illusions s'envoler les unes après les autres.

Tu m'as vu enthousiaste, confiant dans l'avenir et dans le million de la jeunesse. Depuis j'ai fait mon entrée dans le monde, j'ai fréquenté les salons. Bêtise ! On me le disait, j'en ai ri. J'ai voulu être aimé. La chose semblait possible. Beaucoup de gens se faisaient fort d'y pourvoir. Farceurs ! on m'a étrangement trompé.

—Mais que veux-tu dire ? Tu me sembles distribuer les coups de trique aux salons et à ses.....

—Prends patience. Mon esprit flotte encore dans les brumes. Souviens-toi que je viens d'assister à des funérailles.....

.....J'ai connu une jeune fille douce, accorte ; un œil, une bouche, une taille à faire rêver le gros René. Elle avait l'esprit aimable, la conversation facile. J'attachai le grelot. Les choses semblaient aller pour le mieux. Monsieur son père avait des civilités ; il eût même, je

crois, laissé son journal pour me dire : vous êtes aimable, monsieur Alphonse, de nous venir voir. Vois-tu d'ici ? Cinq minutes perdues ! *Time is money !* Holà ! monsieur l'homme d'affaires, allez à vos épices..... Quant à madame sa mère, elle voulut bien me dire qu'elle était charmée de voir sa fille en aussi gentille compagnie. Pures banalités, mon cher. Petit mensonge mignon qui n'oblige à rien. Grand niais, je crus avoir un passe-port. Solidement, je fis le pied de grue. Je te laisse à croire qu'on s'en excusa prestement.

—Que disait la belle ?

—Beaucoup de choses. Elle me fit voir que je lui plaisais, et quelque chose de plus. Elle avait l'esprit cultivé, un vernis de littérature.

Une inexpérience me fit tomber dans un singulier panneau. Je m'étais annoncé comme journaliste, homme de lettres. Ce fut mon malheur. Plus j'en parlais, plus je baissais. J'en parlai tant que je me calai. Un jour, je vis surgir un rival. Il faisait figure de champignon, avait des dehors respectables ; je ne le crus pas vénénéux. Mais la belle y goûta et ma perte fut résolue. Au bout de huit jours, j'étais sur le seuil de la porte..... et du cœur de la famille.

Insensé que j'étais ! je n'avais pas remarqué chaque fois que la conversation roulait sur les lettres, que monsieur le père avait des clignements d'yeux redoutables, que madame se renfrognait dans une mine qui semblait dire : *caveant consules*, que mademoiselle se troublait, et que mon champignon riait sous cape. Malheureux, je me poignardais, et mon rival assistait à mon agonie !

—Pardonne. Pourquoi t'enfermais-tu dans des appréciations exagérées ou de mauvais goût ? Nous t'avons connu plus habile.

—*Intelligenti pauca*, fit-il. O homme ignorant. Ne t'ai-je point dit que monsieur était fort en épices et mon champignon de même. Pour madame, elle appréciait un bout de dentelle infiniment davantage que le coton-littérature.

—Qu'importe ? Il te suffisait du cœur de la fille ?

—Le terrain était bon, mais elle avait grandi au milieu de ces influences. Il en déteint toujours quelque chose. Au reste on ne brave pas impunément la volonté paternelle et le caprice de la mère..... Bref, mon cher vieux, je dus m'annihiler. C'était dur. Il y avait des racines. Je les ai arrachées, mais j'ai saigné tout mon sang.

—Et tu as brisé ?

—J'ai été brisé. La veille au soir, j'en eus le pressentiment. Je revenais de chez Ludovic, il était minuit. Le vent soufflait à tout rompre. Il tordait les arbres. Les fils télégraphiques sifflaient, les enseignes se plaignaient. Je croisai un corbillard qui emportait une tombe. Il faisait noir, très noir, et j'eus froid au cœur dans ma solitude. Cette promenade de la mort me parut symbolique..... Le lendemain la mort emportait mes espérances.

—Et comment te comportes-tu pour le quart d'heure ? Vas-tu tenter nouvelle aventure, ou te résignes-tu à reprendre la vie d'autrefois avec tes anciens compagnons ? Nous t'ouvrons les bras.

—Je ne sais pas. Non, je veux être franc. Ces aventures me paraissent d'une fadeur qui ne tente nullement mon palais. Il m'est venu une fantaisie. J'ai cru que je ferais un scandale. J'avais l'idée de seringuer d'encre certaines figures.

—Bah !

—Tu as raison. Je me contente de les honnir consciencieusement. Au reste, j'ai réfléchi, j'avais

peut-être tort. Il y a des années déjà, on se disputait les épauettes. Tout officier se pouvait enharnacher d'une aimable fille et d'une jolie dot. L'épauette, c'était la coqueluche du pays. Les officiers sont partis, les journalistes n'ont pas pris leur place. On n'aime pas cette bête en haut lieu. En attendant, vive la cassonade! vive les épices!

—Et que comptes-tu faire?

Rester indifférent. Vive la grande classe des indifférents! Cette race là est forte. C'est la race de l'avenir. Le monde périra dans les miasmes que l'indifférence exhale.

J'ai enterré mon cœur, t'ai-je dit, je suis par conséquent sur le chemin de la fortune. Adieu!

Il me laissa abasourdi. Je le revois de temps à autre. Ce n'est plus le même. C'est un indifférent.

Pères de famille, prenez garde aux épices. Faites la part de l'esprit, ou l'esprit deviendra indifférent et nous étoufferons!

L. A. T.

REVUE DU POUR ET DU CONTRE

L'événement important de la semaine dernière a été aux Etats-Unis le choix par les républicains de Blaine comme leur candidat à la Présidence. L'affaire s'est passée assez tranquillement et sans trop grand échange de horions. L'Etat du Maine, qui est notre voisin, peut se féliciter à juste titre de cette nomination. Je n'ai pas ici à discuter les qualités et les défauts de l'élu des républicains, mais je puis dire que depuis un quart de siècle aucun candidat n'a été plus clairement préféré par les électeurs. Ceux-ci ont su confier le sort du parti au plus éminent de leurs chefs. Blaine est un politique plein d'énergie et de ressources, et qui représente fidèlement les convictions et les espérances de ceux qui l'on nommé.

Le président Arthur, qui était aussi sur les rangs, a accepté sa défaite avec une bonne grâce qui lui fait honneur; il a envoyé à son heureux concurrent un télégramme de félicitations. Ceux qui favorisaient sa candidature laissent percer un certain désappointement de la défaite de leur candidat mais pas la moindre rancune.

Le choix des démocrates sera connu prochainement et alors commencera la lutte entre les deux partis pour l'élection définitive du Président.

Les Etats-Unis qui nous inondent de leurs produits malgré la protection vont-ils maintenant nous arroser de leur écume. Les employés de banque en rupture de caisse, les présidents de sociétés de crédit en rupture de confiance et les commerçants banqueroutiers viennent tous se réfugier sur notre sol hospitalier. Il est vrai que nous les recevons avec un hospitalité toute écossaise et que même, témoin l'affaire Eno, nous montrons les dents lorsqu'un détective trop consciencieux veut les cueillir et les réexporter. Ne soyons pas si *enophiles* et laissons la police agir sans la contrecarrer par des objections tracassières. Il ne faut pas permettre à ceux d'entre nos voisins qui ont la conscience équivoque de venir prendre l'air chez nous; cette nouvelle immigration nous donnerait une réputation détestable. Ouvrons nos bras aux touristes de bon aloi, mais renvoyons chez eux avec tous les honneurs qui leur sont dus les caissiers infidèles et les présidents de banque véreux. Le

Canada ne tient nullement à devenir la petite Belgique des Etats-Unis.

La Foire aux sourires, la Kermesse a fermé ses portes; que de regrets cette fermeture va causer. D'abord, puisque l'estomac passe toujours le premier, nous regretterons la bonne cuisine de Madame Grenier. Pendant toute l'année on parlera des côtelettes d'agneau aux petits pois, des délicieux fricandeaux et des succulentes tomates farcies de la bienveillante présidente de cette nouvelle table d'hôte, comme on parle à Paris des prunes à l'eau-de-vie et des *chinois* de la Mère Moreau. La tâche de Madame Grenier n'était pas chose facile; contenter des estomacs de Montréalais équivaut presque à tenter l'impossible, mais cependant tout a marché comme sur des roulettes.

Il est vrai que le dévouement de la présidente de cette section et celui des dames et des jeunes filles, ses aides ont été vraiment merveilleux.

Lundi dernier M. C. A. Geoffrion, se faisant l'organe des habitués, a présenté à Madame J. Grenier un magnifique bouquet accompagné d'une adresse pour la remercier de toutes ses attentions et de ses valeureux efforts. En l'absence de M. J. Grenier, M. le docteur Lachapelle a remercié en termes heureux les donateurs au nom de Madame Grenier. La clôture a été digne de la fête.

Madame Schwob la distinguée présidente de la section française a reçu également un fort beau bouquet offert par M. Jacques Grenier au nom des amis des pauvres et de ceux qui souffrent. Cet hommage flatteur qui rejaillit sur les dignes collaboratrices de Madame Schwob, Mesdames de Gonzague, Lamothe et Mlle Bolté n'est qu'une faible marque de la reconnaissance que tout le monde éprouve pour la section française qui a contribué, dans une proportion vraiment grandiose, au succès de cette mémorable fête de charité.

Les *dynamitards* font toujours parler d'eux. Après le coup d'éclat qu'ils viennent d'accomplir à Londres, on se demande ce qu'ils vont bien faire sauter maintenant. Soyez certain que ce ne sera pas leur caisse. Cette politique de dynamite et de massacres d'innocents est une monstruosité qui nuit à la cause sacrée de l'Irlande. Les réfugiés irlandais qui habitent Paris prétendent que le féniisme n'a que ce moyen pour épouvanter l'Angleterre et amener le triomphe de ses droits. Si toutes les revendications étaient appuyées par de tels moyens le monde entier ne serait plus qu'un effroyable volcan. J'aimerais cent fois mieux une révolte bien franche, une lutte en règle et ouverte comme celle de la Pologne que ces attentats sournois.

Le numéro illustré du *Journal du Dimanche*, sera un véritable souvenir de la St-Jean-Baptiste. Le public pourra en juger cette semaine, car la mise en vente commence dès vendredi. Notre artiste canadien M. H. Julien s'est vraiment distingué et a donné la mesure de son talent si élégant. La page frontispice représente un merveilleux médaillon de Ludger Duvernay le fondateur de l'association.

Viennent ensuite:

St-Louis, ses chevaliers et ses pages; procession de bateaux; St-Louis prenant l'oriflamme à St-Denis.

Bataille de Chateauguay.

Grand défilé des chars historiques et allégoriques; la messe en plein air; courses; portraits des présidents et vice-présidents de l'association St-Jean-Baptiste 1883-84; médaille commémorative.

La grande cavalcade historique défilant devant l'église Notre-Dame; portrait de M. Horace Boisseau, roi élu; portrait de M. R. Beullac, organisateur de la cavalcade; arcs de triomphe; pages.

Raoul Corriveau, fils de M. A. J. Corriveau, choisi pour représenter Saint Jean-Baptiste enfant, à la célébration du cinquantenaire.

Une soirée dansante sous le bon vieux temps, le menuet; Québec, Trois-Rivières, Sorel et la rue Notre-Dame à Montréal en 1800.

Tournois et jeux de chevalerie; béourd, quintaine, jeux de bague, combat singulier.

Apothéose de Saint Louis; carrousel; monogramme de Louis IX.

La partie littéraire est due à Louis Fréchette qui a écrit spécialement pour ce magnifique numéro une poésie de toute beauté: *les dernières cartouches*, ce chef-d'œuvre est accompagné d'une jolie illustration de Julien.

Parmi les autres distingués collaborateurs, nous citerons MM. Benjamin Sulte, R. Bellemare, W. Chapman, J. C. Taché, Hon. J. Royal, A. Lusignan, Hon. Pierre J. O. Chauveau, M. J. A. Poisson, Ferdinand Gagnon, Edmond Laroche, Napoléon Legendre, Samuel E. Dawson, John Reade, John Lésperance, etc.

Le numéro illustré du *Journal du Dimanche* est appelé à un grand succès; tous les canadiens voudront, j'en ai la conviction, se procurer ce souvenir de notre belle fête nationale.

LE FURET.

MENU CANADIEN

préparé spécialement par VICTOR pour le
Journal du Dimanche.

Potage aux racines,
Ris de veau piqué, aux épinards,
Agneau rôti.
Salade.
Asperges au beurre fondu,
Bavaroise aux fraises.
Fromage, café.

VICTOR OLLIVON,

Caterer.

Restaurant: 147, rue St-Jacques.

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

CAUSERIE DU DOCTEUR.

Voici l'été, et les savants qui ont le don de la prescience du temps disent que la chaleur va devenir accablante.

Cette perspective est loin de nous réjouir, mais elle m'impose le devoir de vous entretenir un instant des précautions hygiéniques à prendre en vue de la saison.

Virgile écrivait sans doute au mois de juin son fameux adage: "Heureux les habitants des champs s'ils connaissaient leur bonheur!" On respire encore dans la belle campagne quand déjà l'air manque à la ville, mais comme tout le monde ne peut pas aller à la campagne, je vais indiquer par quel procédé on peut facilement

amener une certaine fraîcheur dans les appartements durant le jour. La chaleur, en cette saison, est encore supportable la nuit, et vous devez vous tenir en garde contre le refroidissement qui se produit dans l'atmosphère vers deux ou trois heures du matin; car ce refroidissement occasionne les premières indispositions saisonnières. A l'instant du coucher on a chaud, on éprouve une certaine agitation, on supporte mal les couvertures, on les rejette, puis durant le sommeil, la température baisse, la peau devient fraîche, la transpiration insensiblement cesse. Alors les muqueuses de l'intestin reçoivent tous les produits exhalés du sang qui auraient dû passer en partie par la sueur cutanée; l'excès d'humeurs irrite les glandes du tube digestif, provoque la contraction, le dérangement des organes et au réveil on éprouve des angoisses, des tranchées, de douloureux malaises.

Soyez plus sages, habituez vos enfants et vous-mêmes à dormir, non sous un simple drap de lit, mais sous une couverture de laine quelque légère qu'elle soit. La laine, mauvais conducteur du calorique, s'opposera au refroidissement excessif de la peau.

Il ne faut pécher ni par défaut ni par excès dans cette saison, terrible surtout pour les enfants en bas âge, et avoir toujours présente à l'esprit cette pensée que durant l'été les troubles digestifs par suite de refroidissement sont plus communs et plus redoutables que les maladies des bronches durant l'hiver.

Cette susceptibilité des organes gastriques pendant les chaleurs nous fait un devoir de veiller sur leur fonctionnement régulier.

Je vois avec peine l'abus que l'on fait de la glace en été—on paie souvent bien cher une satisfaction momentanée du palais; l'eau glacée est la plus condamnable de toutes les gourmandises et je supplie les mères de la refuser à leurs jeunes enfants.

Au lieu d'entraver la digestion par les boissons glacées, stimulez l'appétit et l'estomac par les eaux gazeuses, votre santé y gagnera à coup sûr;—ceci s'adresse plus encore aux mères qui allaitent, pour lesquelles l'eau glacée est une cause certaine d'affections longues et difficiles à guérir.

Bien souvent on me demande s'il est bon de porter de la flanelle douce l'été? L'exposé rapide que je viens de faire démontre que je suis partisan de cet usage. Voyez, d'ailleurs, tous les moines des pays chauds, n'ont-ils pas adopté le costume de laine pour l'été? Les Africains ne se couvrent-ils pas de burnons en laine? Tous les peuples habitant les contrées chaudes ont reconnu la vérité du dicton espagnol: "Ce qui couvre du froid, couvre du chaud." Le but principal des vêtements pendant le jour et des couvertures pendant la nuit est non pas de développer, mais de maintenir la chaleur animale; la laine, les mauvais conducteurs du calorique sont, en toute saison, les plus aptes à remplir cet office.

* * *

Les petits moustiques s'introduisent quelquefois dans l'œil et occasionnent une vive douleur d'abord, puis une inflammation s'ils y séjournent. A l'instant de l'accident, prenez entre le ponce et l'index la paupière supérieure, faites-la basculer sur la paupière inférieure et maintenez-la une minute dans cette position, l'insecte, chassé par les larmes, sortira de l'œil et vous le trouverez vers l'angle du nez.

UN VIEUX MEDECIN.

LE TOUT MONTRÉAL

Les Français de Montréal s'apprentent à célébrer dignement leur fête nationale du 14 juillet.

Le Rév. P. Lacombe, parti de Montréal, mercredi, le 21 mai, est arrivé à Saint-Boniface, lundi matin, accompagné de quatre missionnaires, onze sœurs de charité et deux servantes. De ces religieuses, il en va à Qu'Appelle, Calgary, Arthabaska et autres endroits du Nord-Ouest. Les missionnaires qui sont le Rév. M. A. Dugast, le Rév. M. Desroches, le Frère Foisy et le Frère Little, s'en vont dans les missions de l'Ouest, à l'exception du Rév. M. Dugast, qui reste à Saint-Boniface.

M. l'abbé Primeau, curé de Boucherville, organise, pour le 2 juillet prochain, un grand pèlerinage de ses paroissiens, à Sainte-Anne de Beaupré. Le vapeur *Canada* a été nolisé pour la circonstance.

Au commencement de mai, plusieurs Canadiens, résidant à San Francisco se réunissaient pour fêter le 40ème anniversaire de la naissance du docteur LaBrie.

Au nombre des personnes présentes, se trouvaient MM. François Mercier, "le grand voyageur," le Dr Devlin, fils de feu B. Devlin, ancien député, le Dr Gardner, gradué de McGill, Léonce Labelle, fils du capitaine J. B. Labelle, et le Dr Blondin, dentiste.

Le Dr LaBrie est très populaire à San Francisco, où il exerce sa profession depuis 1868. Gradué au collège des médecins du Bas Canada, il pratiqua à Saint-André d'Argenteuil depuis 1865 jusqu'à son départ pour la Californie.

Inutile d'ajouter que l'on dina copieusement, que les vins français arrosèrent les chansons canadiennes et que la plus franche gaieté régna parmi les convives. Le bon vieux Canada ne fut pas oublié non plus.

Histoire abrégée de la Littérature, Lovell & Cie, éditeurs, Montréal, prix \$2.—Nous venons de recevoir un volume portant ce titre, dû à la plume infatigable de M. EDMOND LAREAU. Cet ouvrage qui passe en revue les littératures indienne, chinoise, hébraïque, grecque, romaine, arabe, persane, italienne, espagnole, française, anglaise, allemande, etc., nous fait connaître succinctement leur histoire, et rendra de grands services aux personnes qui veulent se former une idée des littératures des différents peuples anciens et modernes. M. Lareau a passé un peu rapidement sur les auteurs contemporains français; il y avait pourtant là d'utiles commentaires à faire et qui n'auraient pas manqué d'être fort appréciés venant de la part d'un écrivain consciencieux comme M. Lareau. Somme toute, cet ouvrage figurera avec avantage dans toutes les bonnes bibliothèques.

Dans le plus beau quartier de New-York, entre la Lexington Avenue et la 3^e Avenue, s'élève un ensemble imposant d'édifices consacrés à la Charité. Ce sont un asile et deux hospices pour les enfants trouvés. L'asile seul renferme deux mille enfants, et sept cents de plus sont nourris au dehors. On en reçoit à la Crèche une moyenne de cinquante par jour. Ces jours derniers il a été payé la somme respectable de plus de dix mille dollars—50000 fr.—pour gages seulement aux nourrices du dehors auxquelles sont confiés les pauvres petits abandonnés.

Eh bien, veut-on savoir quelle est la créatrice d'une si magnifique œuvre de charité?

C'est une Française, une sœur de Saint-Vincent de Paul, la sœur Irène, que tout New-York connaît et vénère et autour de laquelle accourent se presser avec des cris de joie les pauvres créatures dont elle s'est faite la mère nourricière, dès qu'elles la voient arriver, courbée par les fatigues plus encore que par l'âge, dans les vastes cours et les larges corridors.

Ce fut la sœur Irène qui, aidée d'une autre Française, M^{me} Thébaud, demanda à la charité, car elle n'avait pas le sou en commençant, les premiers dix dollars que ses efforts incessants devaient faire se multiplier au point de pouvoir assurer chaque année le salut de milliers d'enfants trouvés.

LE COIN POUR RIRE

"Je viens vous consulter, compère,
Sur un point des plus délicats;
Je veux me marier, Lucas;
Me conseillez-vous de le faire?"

—Eh! oui, mariez-vous Colas.

—Si j'allais faire une sottise?

Si, quand j'aurai sauté le pas,
J'en allais enrager tout bas?

Parlez-moi donc avec franchise.

—Eh bien, ne vous mariez pas.

—J'en ai cependant grande envie;

Mon amoureuse est si jolie!

C'est Babet, la fille à Thomas;

Vraiment, je l'aime à la folie.

—Ah! Ah! mariez-vous Colas.

—Oui; mais de ma femme, peut-être,

Un grivois lorgnant les appas.....

Oh! je suis bien jaloux, Lucas,

De moi je ne serais pas maître...

—Oh! ne vous mariez donc pas.

—Fort bien, mais, mon ami, je gèle,

La nuit, tout seul entre deux draps:

Je ne dors point; croisant mes bras,

J'y pense et creuse ma cervelle.

—Mariez-vous, mon cher Colas.

—Mais si Babet du haut en bas

Me traite, et fait le diable à quatre,

Moi qui n'aime pas les débats,

Je serai forcé de la battre.

—J'entends. Ne vous mariez pas.

—Aussi quel plaisir quand on baise

Deux ou trois marmots gros et gras

De sa façon!... J'en mourrais d'aise.

—Allons! mariez-vous, Colas.

—Mais si ma femme trop féconde,

En mettait dix ou douze au monde;

Voici bien un autre embarras!

—Peste! ne vous mariez pas.

—Ecoutez donc, Lucas, j'espère

Que, quand je serai vieux et las,

Ces enfants nourriront leur père.

—C'est vrai. Mariez-vous Colas.

—Mais la Mort, qui frappe à toute heure,

N'a qu'à me rendre veuf... hélas!

Compère, il faudra que j'en meure.

—Parbleu! ne vous mariez pas:

Adieu.—Peste du gros Lucas!

Or ça, messieurs les avocats,

Conseillez-moi donc, je vous prie;

A loisir discutez le cas:

En attendant, je me marie."

* * *

Le recensement de 1881 donne le renseignement suivant: occupations du peuple, 151,201 fils de cul-

tivateurs ! Si être fils de cultivateur constitue une occupation, on devrait bien aussi compter les filles.

— Joseph, qu'as-tu fait de la lettre que j'ai laissée ce matin sur mon bureau ?

— J'ai été la jeter à la poste.

— Comment ! Tu ne t'es donc pas aperçu que l'adresse n'était pas dessus ?

— Si fait, monsieur, mais j'ai pensé que vous ne vouliez pas que je susse à qui elle était adressée."

Le juge.— Pistofard, le rapport dit que vous étiez ivre.

Pistofard.— Votre Honneur, ça peut arriver à tout le monde.

Le juge.— Vous assommiez votre femme à coups de poing.

Pistofard.— L'assommer, est-ce Dieu possible ! je ne lui ai donné que des coups de mouchoir. Demandez-lui.

La victime.— C'est vrai, Votre Honneur, mais il ne vous dis pas qu'il ne se mouche qu'avec ses doigts.

Une jeune fille d'excellente maison lisait un mauvais livre.

— Mais..., lui dit quelqu'un, il y a des passages bien scabreux dans cet ouvrage.

— Oh ! je les passe, répondit-elle.

Hélas ! quel malheur est le mien !

Disait hier certaine dame

Je voulais amasser du bien,

Etre toujours honnête femme.

Je n'ai pu réussir à rien.

En 1741, les Français ayant escaladé le col d'Ormis que le roi Sardaigne se croyait bien sûr de conserver, il s'écria en apercevant les drapeaux au sommet : " Il faut que ce soient des diables ou des Français !

Un jeune homme qui avait épousé une femme acariâtre, lassé à la fin de supporter sa mauvaise humeur, se permit de la battre. La dame alla s'en plaindre à son père, qui, connaissant son méchant caractère, lui appliqua quelques paires de soufflets en lui disant :

— Va-t'en trouver ton mari, et dis-lui de ma part que nous sommes maintenant à deux de jeu ; que s'il a battu ma fille, moi j'ai rossé sa femme."

RENÉ.— Qu'est-ce donc que les affaires, monsieur Giraud ?

GIRAUD.— Les affaires, c'est bien simple : c'est l'argent des autres.

LES PATINEURS.

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas ;

Le précipice est sous la glace.

Telle est de vos plaisirs la légère surface :

Glissez, mortels, n'appuyez pas.

COURRIER DES THÉÂTRES.

Le Club d'amateurs, *Criterion Dramatic*, nous a donné lundi soir, *Romeo et Juliette* à l'Académie de Musique. La représentation étant au bénéfice d'une bonne œuvre, je ne me montrerai pas trop sévère ; mais je puis assurer les susdits ama-

teurs que quelques répétitions de plus ne leur auraient pas nuï. M. et Mad. Neil Warner ont fait plaisir comme toujours.

Au *Crystal Palace Opera House*, les *Pirates de Penzance* continuent d'attirer la foule chaque soir. Nous sommes heureux de voir que M. Barnett rencontre un si grand succès, succès qu'il doit du reste à ses efforts et à son talent *d'impressario*.

La semaine prochaine *La Mascotte* et *Billet Taylor*.

La grande soirée de gala donnée au bénéfice de la Section du Sacré-Cœur de l'Association Saint-Jean-Baptiste n'a été qu'une longue série d'ovations pour les dévoués amateurs qui ont prêté leur concours.

M. Alphonse Christin nous a régales d'une causerie fort instructive sur notre nationalité, dite avec la parfaite diction que l'on connaît. Les applaudissements répétés de l'auditoire ont prouvé que le public montréalais aimait le beau et le bon.

M. L. Fréchette a déclamé avec beaucoup d'âme la belle poésie de Victor Hugo : *Moscou* et *Waterloo*. M. Cholette nous a délicieusement chanté une jolie romance.

M. Ernest Tremblay a recueilli de nombreux bravos pour la façon magistrale dont il a récité *La Conscience* de Victor Hugo.

M. Valeur avec deux chansonnettes comiques : *Les pieds de ma sœur* et le *Beau Nicolas* a mis toute la salle en bonne humeur et déridé le front soucieux de Sa Majesté Boisseau 1er qui assistait à la séance.

M. Tancredi Trudel a admirablement chanté *Vive la France* du poète lauréat.

Une petite comédie-vaudeville : *Pauvre Jacques*, lestement enlevée par les amateurs du club Artistique *Franco-Canadien* a bien fait plaisir. M. E. Tremplé est un parfait *Pauvre Jacques*. MM. René et D. Ravaux ont rempli leurs rôles avec l'entrain et l'aplomb de vieux acteurs. Dans l'opérette : *Une minute trop tard*, nous avons applaudi de grand cœur MM. René Ravaux et H. Girard ; M. Emile Rabat fait un très bon employé de chemin de fer, on prétend que c'est lui qui doit succéder à Joseph Hickson, comme gérant général du Grand Tronc.

La soirée s'est terminée par *Le Naufragé* de François Coppée que M. Templé nous a déclamé avec une diction savante, et le *Hanneton*, récité par un jeune homme, M. O'Reilly, avec beaucoup de naturel, quoique d'une voix un peu nasillarde. La fanfare *l'Harmonie* s'est montrée à la hauteur de sa réputation et a été chaleureusement applaudie ; un flûtiste, qui joue à ravir, nous a fait grand plaisir.

Le tableau vivant par le *Club des Trappeurs*, fort réussi, a terminé dignement cette jolie soirée.

Les membres du Club Artistique Franco-Canadien doivent donner le *Courrier de Lyon* à l'Académie de Musique pendant les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste. Si nous pouvons juger de leur talent d'après ce que nous avons vu à la soirée du Sacré-Cœur nous leur promettons salle comble et grosse recette.

LE MONSIEUR AU MONOCLE.

NODES DU JOUR.

Il y a-t-il quelque chose de plus gracieux que ces charmants bouquets que la mode, sensée quelquefois, a placés au corsage des toilettes de la ville ? Cette coutume qui date déjà de quelques saisons a dû naître, un jour de soleil, dans l'esprit d'une femme de

goût quelque peu poétique. Mais si la fleur naturelle est un ornement, que dirai-je de ces bouquets artificiels, sans forme, sans couleur et sans parfum, que l'on voit depuis, quelque temps à Montréal, sur nombre de toilettes ?

L'emploi de la fleur artificielle, en garniture de chapeau ou en garniture de robes de bal, à son excuse ; on ne peut réellement renouveler à chaque instant les ornements de son chapeau et la robe de bal est appelée à subir, dans un milieu surchauffé, des froissements tels que la moins fragile des fleurs ne saurait y résister. Mais en est-il de même pour les bouquets de ville ? certainement non. Il ne s'agit plus ici d'un ornement nécessaire et arrêté d'avance, mais d'une fantaisie et d'une coquetterie passagères ; on prend une fleur, un bouquet et on l'attache au corsage, en haut, en bas, à l'épaule, à la ceinture, peu importe ; c'est l'impulsion du moment qui guide la main et qui vous fait choisir la place la plus propice. Puis il y a dans la fleur naturelle un charme, une douceur, une poésie qui donnent à la femme une élégance que l'on demanderait inutilement à la fleur artificielle.

La fleur artificielle au corsage est, selon moi, une erreur contre laquelle je ne saurais trop mettre en garde mes lectrices. Celles qui n'ont pas de jardins ou qui reculent devant la dépense assez forte du bouquet quotidien feront bien mieux de le supprimer que de le porter en imitation. Réellement, Mesdames, vous conviendrez qu'il est ridicule de porter pendant toute une saison la même branche de lilas ou la même rose épanouie.

C'est surtout au concert de la Kermesse que j'ai remarqué la différence existant entre la fleur naturelle et sa copie, Mesdames les ambulancières portaient presque toutes des fleurs, de vraies fleurs, qui venaient non seulement égayer leurs robes noires, mais ajoutaient encore un je ne sais quoi de plaisant et de frais au ton de la fête. A côté, de nombreuses personnes, élégamment et richement habillées, avaient au corsage d'énormes amas de fleurs artificielles, fanées, froissées n'ayant plus ni forme, ni couleur et jetant par leur apparence en ruine un aspect de vieux et de fané sur les toilettes les plus exquises. Enfin j'ai vu, ô horreur ! deux messieurs, promenant fièrement leur boutonnière ornée d'un bouton de rose naissant agrémenté de deux feuilles en papier. Franchement, on peut aimer l'Angleterre et appartenir à la Société Saint Georges sans se croire obligé de commettre, en plein été, une telle hérésie.

Quelques belles toilettes ont été montrées au concert de la Kermesse ; mais elles cédaient la palme aux chapeaux qui presque tous étaient riches, élégants et de bon goût. Mon collègue Touchatout, un raffiné et un connaisseur en fait d'élégance féminine m'a souligné un chapeau de paille de forme élancée et aux bords relevés en ogive, simplement orné de deux plumes crème, qui était certainement très beau, moins beau pourtant, toujours selon mon confrère, que le minois chiffonné qui était dessous.

Pour moi, qui regardais tout cela sous un autre point de vue, j'ai admiré une capote brun fauve ornée de dentelles à reflets métalliques, et de quelques fleurs savamment assorties. J'ai revu également, à cette soirée, un délicieux chapeau rond, en paille brune, glacée, à bords légèrement retroussés et ayant pour toute garniture une forte monture de cerises à tous les degrés de maturité. C'était simple et charmant, comme tout ce qu'importe, du reste, la maison Boisseau Frères, où j'avais vu ces deux merveilles il y a quelques jours.

PÉPIA.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

COEUR D'OR ET VESTE DE BURE

(Suite.)

Mais l'oncle Blas ne paraissait pas aussi pressé de conclure, l'affaire étant grave à son sens et réclamant mûre réflexion.

—Un moment, un moment, dit-il en tirant doucement sa femme par le bras, comme s'il eût voulu en même temps reprendre les arrhes.

—Tu n'entends donc point qu'il veut partir à la place de Rafael ? riposta la tante Paca, qui avait l'air de dire : Arrhes touchées, le marché tient.

—C'est bon, c'est bon, repartit le meunier qui s'obstinait de son côté. Il faut au moins que nous sachions le pourquoi de la chose. Nous disons donc que par suite de quelque coup de tête....

—Il n'y a pas de coup de tête, mon oncle Blas, répondit le sacristain, sans tenir compte du sourire narquois du brave homme têtue ; il y a tout simplement que j'en ai assez de mon métier et que j'en veux prendre un autre. C'est une idée qui m'est venue depuis longtemps. Je suis pauvre, toute la Chênaie le sait, et il est douteux qu'à rester comme je suis je fasse jamais fortune. On trouve la mort sur les champs de bataille, mais on n'y peut trouver aussi, sinon la gloire, au moins l'avancement. L'odeur de la poudre ne me déplaît pas, et je ne ferai pas un plus mauvais soldat que bien d'autres. Voilà pourquoi je me suis dit : allons au moulin. Et me voici.

La voix de Roch tremblait trop pour convaincre le meunier. Elle ne fit au contraire que le rendre plus tenace. L'oncle Blas n'était pas un observateur consommé, mais quelque faible que fût sa dose de perspicacité, elle lui suffisait pour lui donner l'assurance que Roch ne disait pas la vérité.

—Demandez aux rats de mon moulin s'ils se trompent aux pièges du chat, dit-il en riant aux éclats. Tu ne me sortiras pas de la tête qu'il y a quelque anguille sous roche. Tu as un motif pour quitter la Chênaie. Lequel ? Je n'en sais rien. Mais assurément il ne peut être bon, puisque tu me le caches. J'aime mon fils, mais s'il n'a pas d'autre remplaçant que toi, il partira.

—Mais, objecta la femme qui ne pouvait se résoudre à voir rompre un marché aussi inespéré, qu'est-ce que cela fait, si....

—J'ai dit toute la vérité, interrompit Roch d'un ton qui protestait contre les insinuations du mari.

—Et je te dis, moi, que tu mens, repliqua l'oncle Blas qui avait fini par se fâcher tout de bon. Je ne te lâcherai pas que tu ne sois expliqué.

Roch comprit que, buté comme l'était le meunier, il n'y avait plus qu'à jouer cartes sur table.

—Eh bien, dit-il, vous avez raison ; je ne vous ai pas donné le vrai motif de ma résolution. Mais, comme je n'ai après tout rien à craindre, comme personne ne saurait me blâmer, je dirai pourquoi je veux partir. Seulement je

ne le dirai qu'à la tante Paca, car elle seule me comprendra. Acceptez-vous ?

L'oncle Blas aimait sa femme : il aurait eu d'ailleurs mauvaise grâce à ne pas s'en rapporter à sa discrétion. Au surplus, un regard de la tante Paca leva toute difficulté.

Roch s'était contenté de cet acquiescement tacite, et se penchant à l'oreille de la meunière, il avait murmuré quelques paroles si persuasives que la bonne femme fondit en larmes.

—Ah ! le cœur d'or, s'écria-t-elle. Rafael ne partira pas, je répons de la sincérité de Roch.

—Accordé donc, fit le meunier en sanctionnant la décision. Touche là, Roch. Demain matin, nous partirons ensemble pour Salamanque. et, là, devant un notaire nous réglerons l'affaire, et je te remettrai le prix du marché. J'entends d'ici les propos du village, quand on apprendra que c'est toi qui prends le numéro de Rafael.

La meunière ne disait plus rien. Elle contemplait avec une muette admiration ce jeune homme qui lui semblait transfiguré.

Quant à l'oncle Blas, il n'avait plus qu'un désir, c'est que Roch s'en allât tout de suite, maintenant qu'il n'avait plus rien à dire, car l'excellent meunier comptait bien que si la tante Paca avait promis de ne révéler à personne le secret de Roch, il y aurait pour lui-même exception à la règle.

Aussi bien le sacristain ne se fit pas prier. Il avait hâte de reprendre le chemin de l'église. Non qu'il voulût annoncer à Marie ce qu'il venait de faire. Il espérait, au contraire, que son plan ne serait point découvert avant son départ pour l'armée.

—Elle sera heureuse, se disait-il à part lui, sans qu'elle sache à qui elle doit son bonheur, sans qu'elle soupçonne la cruelle et lente agonie de celui qui donne volontiers sa vie pour elle.

Parvenu à la porte de l'église, il tira une clef de sa poche, ouvrit doucement et disparut dans l'obscurité.

Le lendemain, après l'Angelus, Roch repartit pour le moulin sans que personne l'eût aperçu.

Blas l'attendait. Le meunier était déjà en selle. —Monte en croupe, lui dit-il.

Roch obéit. Une demi-heure après, ils étaient loin de la Chênaie.

XV

L'ÉMOI.

Tout le village était sur pied. Les travaux étaient suspendus. Pourtant ce n'était ni dimanche ni jour de fête. Ce n'était pas non plus jour de liesse et de gaieté. On s'en fût convaincu sans peine à voir les visages défaits des habitants de la Chênaie, d'ordinaire aussi joyeux le lendemain que la veille de la San-Juan.

On eût dit qu'un grand malheur était venu tout à coup fondre sur cette paisible population. On ne se parlait plus qu'à voix basse. Les uns discutaient, les autres interrogeaient. Les hommes paraissaient, ceux-ci contristés, ceux-là anxieux. Les femmes pleuraient ou se lamentaient. Les enfants, plus insoucieux ou plus pratiques, se juchaient sur les arbres ou grimpaient aux plus hauts sommets de la montagne.

Il n'y avait pas jusqu'au sergent Robreno qui ne fût sous le coup de la prostration générale. Assis sur l'un des degrés de pierre du calvaire, il avait les yeux fixés à terre et caressait de temps à autre sa moustache avec un mouvement qui trahissait visiblement l'état inaccoutumé de son esprit.

Un peu plus loin, la nièce du curé, entourée d'un groupe de jeunes filles, avait l'air profondément abattue.

D'où venaient ces angoisses communes à tous ? Que craignait-on ? Pourquoi tous les regards étaient-ils dirigés vers la route de Salamanque ?

C'est que, depuis l'avant-veille, l'abbé Juan était parti, et chacun se demandait quelle pouvait être la cause d'une si longue absence.

Toute autre disparition n'aurait vraisemblablement pas causé cette émoi, bien qu'au village les incidents les plus naturels prennent toujours la proportion d'un événement. Mais aux motifs ordinaires de préoccupation et d'inquiétude, venait se joindre, en ce qui concernait plus particulièrement le curé de la Chênaie, la circonstance exceptionnelle que l'abbé Juan était non seulement le pasteur spirituel, mais l'ami, le conseiller, et, sous beaucoup de rapports, le soutien moral et matériel de toute cette population rurale, intéressée à sa conservation. Il était, dans toute l'acception du mot, pour chacun des villageois la Providence du foyer. Aussi l'anxiété causée par son départ, que personne ne pouvait expliquer, était-elle légitime et générale.

Pour sortir du doute, un voisin avait couru à Salamanque, il n'en avait rien rapporté. Tout ce que l'on savait de plus, c'est que l'abbé Juan était sorti de la ville au point du jour, sans dire où il allait, ce qui n'apprenait pas grand-chose.

Un fait était certain, c'est que le curé n'était pas revenu, à l'instant où sur le cadran de l'église les deux aiguilles rapprochées marquaient l'heure de midi.

A ce moment on aperçut à l'horizon une charrette attelée de deux mulets qui s'avancait rapidement dans la direction de la Chênaie. Deux voyageurs étaient assis à l'intérieur.

Marie fut la première à les reconnaître de loin.

C'était Diégo et Rafael, qui revenaient après avoir battu les environs et opéré à cinq lieues à la ronde une reconnaissance inutile.

—Mon oncle ? s'exclama la jeune fille, dès que les arrivants furent à portée de l'entendre.

—Peine perdue, répondit Diégo, tandis qu'il mettait pied à terre en même temps que Rafael. Nous avons exploré toute la contrée, nous avons interrogé tout le monde : personne n'a pu nous dire. Je me trompe, un aubergiste nous a assuré qu'il avait vu ce matin, à la première pointe du jour, passer sur le chemin un vieillard monté sur un âne. Il y a fort à parier que c'étaient l'abbé et le Linot. Nous avons suivi la route qu'ils ont dû prendre et qui mène, en effet, à la Chênaie. Mais nous sommes aussi avancés qu'auparavant. Sans doute l'abbé aura rebroussé chemin et, pour ce motif quelconque, il sera retourné à Salamanque.

La jeune fille soupira.

—En attendant, dit-elle nous restons dans l'incertitude.

L'insuccès des recherches de Diégo et de son ami ne faisait que contribuer aux inquiétudes des villageois. Tous étaient si profondément abattus que personne ne se sentait la force de rompre le silence. On attendait que le bruit des sanglots et des gémissements.

Tout à coup un frisson courut dans cette foule atterrée. Un cri d'alarme venait de partir de la montagne, où une vingtaine de paysans étaient en vigie.

Ce cri retentit dans la vallée comme la sinistre annonce d'un malheur. Tous les regards s'étaient portés vers le même endroit.

Au bout du chemin, un âne arrivait d'un pas grave et indifférent.

Cet âne était le Linot.

Personne ne le montait, personne ne le conduisait par la bride.

Il avait entonné son chant accoutumé, heu-

reux de retrouver son gîte et ses gens, et ne se doutant point de l'effroi que produisait sa venue.

Le Linot était seul. Donc il était arrivé malheur à l'abbé.

Un cercle de curieux s'était formé autour de l'aliboron.

Marie, égarée par la douleur, lui avait passé les bras au cou et l'interrogeait comme si la pauvre bête eût pu lui répondre.

Un des assistants fit remarquer que le Linot avait des traces de sang à la tête.

Il n'en fallait pas plus pour donner à la nièce du curé la conviction que son oncle avait été victime de quelque attentat. Elle eut un cri et s'évanouit.

On la transporta au presbytère, où trois femmes la veillèrent.

Diégo avait réuni tous les gens du village au pied de la croix. Le sergent Robrono et Rafael se trouvaient parmi eux.

— Mes amis, dit le fils de l'alcade, il est évident que notre digne curé a été victime d'un accident ; peut-être git-il en ce moment dans un précipice, peut-être est-il mourant. C'est à nous de ne rien négliger pour venir à son aide et de le sauver, s'il en est temps encore. La nuit approche et rendra nos recherches plus difficiles ; mais il ne faut reculer devant aucune peine. Voici ce que je conseille de faire : on fouillera la montagne en tous sens. Si après cela nos efforts restent infructueux ; si, au soleil naissant, nous nous retrouvons dans la triste situation où nous sommes, nous aurons le cœur brisé par la douleur d'avoir perdu le meilleur de nos amis, mais nous aurons la conscience tranquille, car nous n'aurons rien épargné pour le retrouver.

La proposition de Diégo était trop logique, elle répondait trop au sentiment de tous pour n'être pas acceptée à l'unanimité.

Trente hommes distribués en cinq ou six groupes et emmenant chacun deux chiens se trouvèrent en moins d'une demi-heure prêts à partir. Chaque groupe était porteur de quatre torches et dirigé par un chef qui avait un cornet à bouquin.

Si l'un d'eux rencontrait le curé ou trouverait ses traces, trois signaux devaient avertir les autres et les appeler à se réunir sur le même point.

Si les trois premiers signaux ne recevaient pas de réponse, on en devait donner six autres. Puis, si ce dernier appel demeurait sans écho, on devait transporter le corps de l'abbé au village avec toutes les précautions que réclamerait son état.

Robreno devait, on se le rappelle, être rendu le lendemain, à Salamanque ; mais l'intérêt qu'il portait au curé et à Diégo le décida à retarder son départ d'un jour, au risque d'en courir quelque remontrance de la part de ses chefs. C'est que le brave sergent ne pouvait se résoudre à laisser ainsi tout le village dans la désolation, et il se disait bien que ses officiers lui tiendraient compte de ces circonstances atténuantes.

Ce raisonnement fait, il offrit le concours de ses hommes pour l'exploration.

Il fut convenu que l'on prendrait rendez-vous au moulin du carrefour, d'où partiraient les divers groupes pour y revenir, leur battue faite.

Une heure après, l'obscurité enveloppait la vallée et la montagne.

Paysans et soldats se mirent en route. Ceux qui restaient au village et qui étaient demeurés sur le seuil de leur porte les suivirent du regard aussi loin qu'il purent. Pendant longtemps on distingua les divers groupes à la lueur de leurs torches. Puis les ombres et les lumières s'évanouirent successivement, et les seuls indices

que l'on eut de la présence des gens de la Chênaie dans la montagne, c'étaient les aboiements des chiens, ou par intervalles le son d'un cornet à bouquin.

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

Quand l'abbé Juan avait quitté la Chênaie, il avait parlé de revenir dans quelques heures, au plus tard le lendemain. L'excellent vieillard ne prévoyait point les infortunes qui lui étaient réservées.

Tout en chevauchant sur le Linot, il se livrait tout haut à ses réflexions :

— Six ou huit mille réaux, se disait-il suffiront pour racheter Diégo. Si je réussis, j'accomplis les deux promesses que j'ai faites, l'une à Angèle de veiller sur son fils, l'autre à Dieu de ramener cette brebis au bercail ; car je suis sûr qu'à la fin don Gaspard capitulera en accordant son pardon à Diégo. Rien ne s'opposera ainsi au mariage de Marie. Le bonheur renaitra partout en même temps. Ayons donc foi et piquons des deux.

Ce disant, il éperonna du talon le Linot qui semblait, lui aussi, se livrer à des méditations, et se fût volontiers arrêté en chemin pour mieux se recueillir.

Brusquement arraché à sa rêverie, le baudet fit un bond en avant et accéléra le pas.

— Voyons, se disait l'abbé, récapitulons les amis qui peuvent nous servir en cette circonstance et nous prêter l'aide ou l'argent qu'il nous faut. Le chanoine don Pedro Vives a été mon condisciple ; il a toujours eu, si j'ai bonne mémoire, un faible pour l'épargne. Il doit avoir thésaurisé depuis que nous ne nous sommes vus. S'il est riche, et il doit l'être, il ne saurait manquer de me rendre service. Il y a aussi l'apothicaire don Antonio Zurita, qui a partagé mon gîte et ma table, quand nous étions étudiants, et qui me doit encore, si je ne me trompe quelques cuartos que je lui ai prêtés au temps où j'en avais.

Le curé fit une pause. Le Linot venait d'apercevoir un chardon appétissant qui croissait au bord de la route, et avait l'appétit encore trop aiguisé pour laisser échapper ce régal. Aussi jugea-t-il bon de ralentir sa marche. Il tendit le cou afin de happer la fleur qui fait d'ordinaire ses délices. Mais le chardon se trouvait dans un fossé, et l'aliboron, pour l'atteindre, dut appuyer ses deux pieds de devant sur la berge.

Le curé, qui n'avait pas été averti de ce mouvement, perdit l'équilibre, et s'il ne s'était cramponné au cou de la bête, il aurait infailliblement fait la culbute.

— Diantre d'animal qui ne sait pas réfréner ses passions ! s'exclama-t-il en tirant de toute ses forces sur la bride.

L'âne étant têtue par nature, ce ne fut point sans peine que son cavalier parvint à le remettre dans le bon chemin.

Enfin le voyage s'acheva tant bien que mal. L'abbé s'arrêta dans une auberge du faubourg qui portait pour enseigne trois soleils, et le Linot, confié à la garde d'un garçon, fut installé dans une écurie où il trouva une crèche pourvue de bon foin.

Il était quatre heures de l'après-midi. Sans perdre de temps, l'abbé secoua la poussière de son manteau, passa son monchoir sur son chapeau ébouriffé par le vent, et d'un pas allégre prit la rue qui menait à la ville. Il était rayonnant.

Sa première visite devait être naturellement pour le chanoine qui était son plus vieil ami. Mais où demeurait le chanoine ? Question embarrassante. Il est vrai qu'à l'église de Saint-

Marc, qui se trouvait à deux pas, on ne pouvait manquer de lui donner tous les renseignements à cet égard.

Il entra donc dans le temple, prit de l'eau bénite, se signa et se dirigea vers la sacristie en quête du bedeau.

Deux prêtres étaient assis au fond de la pièce et causaient entre eux. Le sacristain pliait des vêtements et ornements sacerdotaux, chasubles, étoles et surplis qu'il rangeait méthodiquement dans les tiroirs d'une commode.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, dit l'abbé d'un voix timide en s'avançant vers les ecclésiastiques.

— Vous désirez ? interrogea avec une forte intonation de basse celui des deux qui avait le plus d'embonpoint.

— Encore une fois, excusez-moi. Je viens d'arriver à Salamanque et je voudrais...

Parlez, mon cher confrère, dit le second ecclésiastique qui était grand et maigre et gagnait en hauteur ce que son compagnon avait en rotondité.

— Confrère en effet, répondit l'abbé avec un sourire. Je suis le curé de la Chênaie et j'ai affaire à Salamanque pour...

— Nous sommes à vos ordres, dirent les deux prêtres en même temps.

— Je cherche un chanoine qui a été autrefois mon condisciple.

— Nous sommes tous deux chanoines.

— Ah !

— Et votre ami s'appelle ?

— Don Pedro Vives.

— Pedro Vives de la Cruz ?

— Oui. Vous le connaissez ?

— Parfaitement. Un colosse, de sourcils en brosse, un nez aquilin qui veut rejoindre le menton.

— C'est lui.

— Et vous voudriez lui parler.

— Le plus tôt possible.

— C'est que...

— Quoi ?

— Il y a une petite objection.

— Laquelle ?

— Il est mort depuis huit ans.

— Mort ?

— Oui, mort et enterré.

— Alors mon voyage est inutile. A la grâce de Dieu.

L'abbé sortit comme un homme qui aurait reçu une tuile sur la tête.

Une fois dans la rue, il recueillit ses pensées.

— A défaut du chanoine, se dit-il, je ne puis me rebattre que sur l'apothicaire. Mais si lui aussi... Assurons-nous avant de désespérer. Il restait, suivant sa dernière lettre, place de la Constitution. C'est un peu loin, mais j'ai encore quelques heures devant moi, et le bon Dieu m'a fort à propos rendu mes jambes de vingt ans.

(A continuer.)

LE MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT :

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT :

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau : 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.